P. F. RABBE

AU MAROC

Sur les Rives du Bou Regreg

RABAT – SALÉ – CHELLA

AVEC 2 CARTES ET 19 PHOTOGRAPHIES HORS TEXTE

PARIS
BERGER-LEVRAULT
5, RUE DES BEAUX-ARTS (6e)
1922

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

APERÇUS HISTORIQUES

DEUXIÈME PARTIE

SUR LES RIVES DU BOU REGREG

ESQUISSES DESCRIPTIVES

CHAPITRE II

QUELQUES LIGNES COMPLÉMENTAIRES SUR L'HISTOIRE PARTICULIÈRE DE RABAT, SALÉ, CHELLA

Les Phéniciens, hardis marins, commerçants, marchands d'esclaves et pirates redoutables, franchissant les premiers, sur leurs petits bateaux, les Colonnes d'Hercule, en une mer mystérieuse, peuplée, suivant la croyance populaire, de monstres affreux et terribles, reconnurent le monde alors ignoré de la côte occidentale de l'Afrique.

Vers l'an 470 av. J.-C., Hannon, marin carthaginois, poussa même un voyage de découvertes et de colonisation jusqu'à la corne du Midi, entre le 7° et le 8° de latitude nord. Il établit, au nom de Carthage qui, dès le VIIIe siècle avait imposé sa suzeraineté aux Phéniciens d'Occident, des colonies d'émigration sur les rivages explorés.

Dès lors, des points d'escales, des comptoirs

furent certainement créés avant notre ère, mais à une époque qu'il est fort difficile de déterminer, le long de la côte berbère atlantique, et la tradition, plus que la discussion et la précision historiques, fait généralement admettre, ce qui est d'ailleurs très normal, qu'un établissement de ce genre fut établi alors, soit à l'emplacement actuel de Salé, soit, plus vraisemblablement, à celui de Chella. Ce dernier présentait l'avantage, suivant l'usage antique, d'être plus en retrait dans le fleuve profond, moins en vue de la haute mer et par conséquent moins exposé aux atteintes des pirates.

La ceinture de comptoirs commerciaux entourant le Maghreb subit le sort de toutes les anciennes colonies phéniciennes de l'Afrique du Nord, et Carthage abattue (146 av. J.-C.). Rome l'annexa à son domaine colonial, l'améliora et, des factoreries laissées un peu à l'abandon, refit des cités et des ports qui suivirent sa prospérité, la fortune de ses armes, les conséquences de sa destinée, de son histoire et de celle de l'époque.

La ville de « Sala Colonia », mentionnée par les géographes romains et dont il reste encore des vestiges dans les jardins et les vallonnements

du Chella, bénéficia tout d'abord d'une situation privilégiée, eut son heure de richesse et de gloire commerciale, puis disparut, très probablement détruite lors de l'invasion vandale du ve siècle. Elle marquait le terme de la pénétration romaine sur les côtes de la Tingitane, se reliait à Tanger par la route du littoral [1] dont le terminus était la tour de guet d'Ad Mercurios (23 kilomètres sud-ouest de Salé) et constituait, à l'ouest, le point d'appui de la ligne défensive de la province allant de la mer au djebel Zerhoun.

L'occupation vandale fut précaire, la restauration byzantine passagère et, à l'époque de la conquête arabe du VIIe siècle, le pays, sauf Ceuta, appartenait aux indigènes, futurs adeptes de l'Islam.

Au début de l'invasion hilalienne du XIe siècle, Salé, la ville actuelle, le haut quartier berbère de la Grande Mosquée existait ; elle avait été bâtie vers 1006 ; elle était l'œuvre d'un architecte marocain nommé Achara qui, de retour d'Andalousie et en récompense de ses services de guerre, avait été autorisé à s'établir, lui et ses

(1) Le point de Rabat se trouve à 320 kilomètres de Tanger, 182 kilomètres de Meknès, 247 kilomètres de Fez, 89 kilomètres de Casablanca.

gens, en un point de la côte, à son choix. Salé devint la capitale de l'Empire de l'Émir Tamin des Ifran lequel étendait sa domination de l'estuaire du Bou Regreg à Fez.

En face d'elle, sur la rive gauche, admirablement bien placé au point de vue stratégique, s'établit ensuite un « ribat », immense camp de rassemblement, clos de murs, aménagé en raison de l'état de guerre existant entre la ville de Salé, islamisée, et la puissante tribu berbère des Berghouata, dont les terrains de parcours englobaient le pays des Zaer et celui de la Chaouia d'aujourd'hui. Cette tribu schismatique ne fut définitivement réduite que lors des conquêtes des Almoravides, vers 1060.

Abd el Moumen (1128-1163) renversa l'empire des Almoravides. Premier souverain de la dynastie des Almohades, il choisit les rives de l'estuaire du Bou Regreg comme port de concentration et d'embarquement des nombreux contingents qu'il destinait à la conquête de l'Espagne. Il aménagea à cet effet, d'une façon princière, le camp rustique et primitif et jeta tout autour, dans un rayonnement immense, les assises d'une agglomération nouvelle entourée de ceintures successives de hauts murs, de

lourdes portes défensives : Ribat el Fath, le camp de la victoire.

Son petit-fils, au nom illustre dans la dynastie, Yacoub el Mansour (1184-1198), quoique absorbé par la guerre sainte et la répression intérieure, donna une impulsion nouvelle à l'exécution des travaux entrepris et que son prédécesseur avait quelque peu négligés. Il compléta l'embellissement de la ville naissante par un ensemble harmonieux de monuments remarquables, dont la tour Hassan reste encore, de nos jours, le type le plus parfait de l'architecture musulmane en Occident. La tradition attribue même plus particulièrement à ce souverain la création initiale de la ville de Rabat, qui devint vite une cité florissante, riche et peuplée ; sur les rochers qui surplombent et la mer et le fleuve, il fit élever une forteresse, formidable pour l'époque, où s'établit, plus tard, la tribu des Oudaïas.

Mais l'empire fondé par Abd el Moumen dura peu et Rabat subit fatalement le sort de sa prompte décadence. Au XIIIe siècle, lorsque les Mérinides parvinrent au pouvoir, Rabat n'était déjà plus qu'une bourgade en ruines sur bien des points, sans intérêt ni avenir du moment ; elle

fut presque totalement délaissée au grand profit de Salé.

Rabat et Salé tombèrent au pouvoir d'Abou Yayia vers 1258. Abou Yousouf Yacoub, son successeur, fit élever des murailles qui couvraient Salé du côté du fleuve et la dota d'un arsenal maritime (1260).

C'est de cette époque que datent l'essor et l'embellissement de cette ville et la création dernière de Chella dont les princes mérinides firent leur nécropole, que l'on admire encore aujourd'hui, en un site enchanteur de verdure, près d'une source réputée, qu'ombragent délicieusement de grands mûriers.

Du XIVe siècle au début du XVIIe, période qui vit la prépondérance et la chute des Mérinides, le passage de la dynastie saadienne et presque l'avènement des chérifs filaliens, la ville de Salé eut son époque de gloire, de prospérité commerciale et de richesse. Sûr refuge de pirates redoutés, comme Fedalah, Anfa et El Mamora, tenant haut l'étendard de la guerre sainte maritime, Salé, l'écumeur de l'Atlantique, jeta la terreur jusqu'aux rivages des royaumes chrétiens.

En 1609, les derniers Maures, qui ne vou-

lurent pas abjurer l'islamisme, furent chassés d'Espagne par l'édit de Philippe III : c'étaient des négociants, des soldats, des citadins fortunés. Salé, par crainte, refusa de les recevoir ; Rabat leur fournit, parmi les décombres, un abri provisoire. Ils relevèrent bien vite les ruines de la ville et permirent à l'ancien ribat de reprendre vie, de constituer une nouvelle agglomération qui, par principe et par origine, se posa nettement en rivale de sa voisine de la rive droite.

Dès lors, le XVII[e] siècle assista à la résurrection de Rabat, dénommée « Salé le Neuf » qui, sous l'action travailleuse, combattive et intelligente des émigrants andalous, puis des Hornachéros, originaires de l'Estramadure, et des Moriscos, autres réfugiés de l'Espagne, reprit son rôle prépondérant, au milieu de la fièvre du négoce, de l'agitation de querelles intestines et de luttes extérieures constantes, dont le mobile le plus puissant fut la haine de tout ce qui était espagnol.

Rabat et Salé, Salé le Neuf et Salé le Vieux, formèrent, de fait, des républiques indépendantes qui ne furent rattachées au domaine maghzen que sous Moulay Rechid (1664-1672), le fondateur de la dynastie actuellement ré-

gnante. Elles furent assez fortes toutes deux et leur renom de piraterie fut assez puissant pour imposer le respect à la colonisation étrangère; l'occupation portugaise, la plus sérieuse, laissa leur territoire indemne de toute entreprise. C'est par elles, républiques des Pirates, par l'intermédiaire de leurs corsaires que se firent les transactions, que se négocièrent les traités. Et ainsi, par le commerce et la guerre de course, l'estuaire du Bou Regreg devint, pendant les xv[e], xvi[e] et xvii[e] siècles, le grand port du Nord-Marocain; il exportait des cuirs, des laines, des plumes d'autruches, du cuivre, des fruits et recevait principalement des draps, des velours, des cotons et des toiles.

Les deux villes suivirent l'histoire de leur temps. Elles s'affranchirent à nouveau de la tutelle des faibles successeurs de Moulay Ismaïl (1672-1727) et ne furent ramenées définitivement à l'obéissance que sous le règne de Sidi Mohammed (1757-1785). Celui-ci fonda Mogador à qui il attribua la première place commerciale de l'Empire, au détriment de Rabat—Salé.

La France, par deux fois, en 1629 et en 1680, s'émut, avec juste raison, des agissements des deux villes pirates, dont Salé le Neuf menait

principalement l'ordonnance et qui, malgré les conventions, continuaient à armer des corsaires. Elle envoya contre elles des navires de guerre qui bloquèrent la sortie du fleuve et bombardèrent la vieille cité. Le traité de 1682 qui s'ensuivit, revisant à notre avantage les accords de 1631 et de 1635, assura la liberté du trafic et de la navigation ainsi que la tolérance religieuse et, tout en autorisant le rachat des captifs, le Sultan s'engageait à la neutralité en cas de lutte contre les Barbaresques. Comme conséquence de ces arrangements, deux consuls furent nommés, en 1684, à Salé ; ils y restèrent jusqu'en 1795, époque à laquelle ils furent transférés à Tanger, afin de mieux surveiller les agissements et la politique de l'Angleterre et de l'Espagne.

Le traité du 28 mai 1767, survenu sous le ministère Choiseul à la suite des bombardements des villes de Salé et de Larache, en 1765, innova, outre la reproduction des clauses des accords précédents, la situation particulière, dans l'Empire marocain, des « protégés » ou censaux : les indigènes employés comme interprètes ou courtiers par les consuls ou les négociants français furent soustraits à la juridiction locale et au paiement des charges personnelles.

Moulay Sliman (1792-1822) se vit dans l'obligation de supprimer la course et l'esclavage des chrétiens ; il ferma, en 1795, Casablanca au commerce ; les négociants qui habitaient cette ville vinrent en conséquence s'établir à Rabat, où l'urbanité resta la règle parmi ses citadins lettrés.

A partir de ce moment, par suite de la politique de réalisation et de prudence des sultans, du développement constant des marines européennes, des conséquences de la prise d'Alger en 1830 et de l'avertissement donné par le nouveau bombardement de la ville de Salé en 1851, une nouvelle période va s'ouvrir pour l'histoire des villes de l'estuaire du Bou Regreg. Rabat et Salé ne suivirent pas la même impulsion, et tandis que la première semblait se plier plus facilement aux circonstances, la seconde se fermait complètement aux étrangers jusqu'au jour où le général Moinier, volant au secours de Fez, vint établir, en mai 1911, son camp de ravitaillement sur la plage, aux portes de la citadelle barbaresque et farouche de l'Islam.

Rabat, devenu ville impériale, acquit, d'autre part, une importance stratégique indéniable, la faisant en somme clef de l'Empire. Elle reliait, par un long détour sûr vers le nord et la mer, les

antiques capitales du pays, Fez et Marrakech, que la dissidence, imprégnant tout l'intérieur de son insécurité, coupait de leurs communications directes.

Jusqu'au jour de notre intervention effective, les deux anciennes cités, — sœurs maintenant — vécurent dans l'ambiance calme et décadente de leur destinée changeante, la vie morne et ralentie qui devait fatalement les mener à l'oubli, à la mort peut-être, à l'amoncellement des poussières de tous les vieux Chella.

CHAPITRE IV

SALÉ

La ville de Salé, principalement le haut quartier de la Mosquée, a conservé — et c'est là le secret de l'attrait particulier qu'offre une promenade en ses murs — son caractère d'origine nettement indigène.

Longtemps fermée à l'infiltration européenne, elle a pu, grâce à sa farouche et intransigeante observation des lois coraniques vis-à-vis de l'intrusion étrangère, maintenir intacts ses trésors d'originalité et de recueillement islamiques, ses beautés naturelles empreintes encore du souvenir de son existence corsaire, belliqueuse et indépendante ; ce n'est que depuis peu que sont laissées ouvertes, la nuit, les portes de la Cité.

En dehors du pont en ciment armé jeté sur le fleuve, à plus de deux kilomètres des villes actuelles, les deux rives du Bou Regreg sont reliées dans la région des quais, par des barques, des canots à pétrole et un bac à vapeur qui a rem-

placé la portière militaire du génie assurant seule, autrefois, le trafic régulier des passagers et des marchandises. Le puissant bateau plat entasse et transporte tout : piétons, cavaliers, fiacres, automobiles, voitures et camions lourdement chargés, troupeaux, caravanes d'ânes et de chameaux ; il trace son sillon en ligne droite, retenu sur l'eau par de grosses chaînes amarrées, aux deux extrémités, à d'énormes piliers établis à la naissance de la déclivité d'embarquement. L'animation fluviale est grande en cet endroit ; de lourdes barcasses à hauts bords et à faible tirant d'eau (0^{m} 40 à vide, 1 mètre en charge de quinze tonnes) assurent le va-et-vient entre le port intérieur et les navires stationnant en pleine mer, au delà de la barre aux dangereuses approches.

Au sortir des canots et du bac, se plaçant sous la protection de Sidi ben Achir ou de Sidi Abdallah, patrons de la Cité, de nombreux mendiants implorent la pitié du passant.

On aborde sur le sable, dont la nappe immense s'élève jusqu'aux remparts. La plage, très fréquentée, l'été, par la population riveraine, s'est peu à peu formée des apports résultant du choc brutal des eaux fluviale et maritime sur la ligne d'écume extérieure ; l'estuaire et le cours même

du Bou Regreg ont d'ailleurs vu déjà la topographie de leurs contours complètement modifiée et rétrécie à la suite du tremblement de terre de 1755. A l'heure actuelle, à marée basse, un chenal très peu large, une simple route sinueuse, permet la liaison et c'est à perte de vue que le nageur doit courir pour rencontrer la profondeur nécessaire à ses évolutions; mais, qu'il ne soit point téméraire, l'endroit est dangereux, et le remous et le reflux s'exercent avec une telle violence qu'ils sont parfois néfastes à l'imprudent.

Ainsi qu'à Rabat, comme partout au Maghreb, les abords immédiats des remparts regardant l'Océan sont parsemés de pierres grises émergeant à peine du sol mamelonné envahi par la flore exubérante de la prairie naturelle : c'est la toute vieille nécropole des Slaouis de la première heure; et le culte des morts est si peu en honneur chez les musulmans qu'une grande partie des tombeaux a servi au dallage du chemin de ronde des remparts mérinides.

Une bonne route, ombragée de jeunes eucalyptus, conduit directement du bac à l'entrée de la ville de Salé, après avoir côtoyé le camp militaire, les magasins du campement et des subsistances, le parc d'artillerie et la petite gare desser-

vant la voie ferrée dans la direction de Fez, par Kénitra, Dar bel Hamri et Meknès. La vaste courbe que trace ainsi le rail limite, au nord, le massif forestier du « bled de la peur ».

La Mamora [1] forme un vaste plateau sablonneux de 30 à 40 kilomètres de largeur sur 60 kilomètres de longueur, qui part en pente douce de la ligne de crête séparant les bassins du Bou Regreg et du Sebou, à une altitude moyenne de 200 mètres, pour aboutir dans la plaine du Sebou, à une altitude de 30 à 40.

Ce plateau est coupé par les vallées assez étroites et en partie boisées des oueds Fouarat, Smento, Tiflet, Touirza, Tarherest qui vont se perdre dans la merdja des Beni Hassen ou dans le Sebou, après avoir divisé la forêt en cinq sections bien nettes.

Abstraction faite des immenses solitudes boisées de l'Afrique Équatoriale et de l'Amérique, on peut considérer cette forêt de 130.000 hectares comme l'une des plus vastes du monde. Non seulement en Afrique du Nord, mais même en Europe, on n'en signale pas d'aussi éten-

(1) Renseignements extraits du texte de la conférence prononcée le 7 novembre 1915 à l'Exposition de Casablanca, par M. Boudy, chef du service des Eaux et Forêts au Maroc.

dues, d'un seul tenant; sa superficie équivaut à dix fois environ celle de la forêt de Fontainebleau.

La Mamora est peuplée exclusivement de chêne-liège, en mélange avec le poirier sauvage, qui abonde surtout à l'est, où il forme parfois de petits peuplements à l'état pur.

La partie ouest de la forêt, entre Salé, Kénitra et le Fouarat, comprend, après une étroite zone de lisières plus ou moins dégradées, des taillis fort denses et de belle venue de huit à dix ans et de 4 à 5 mètres de hauteur, provenant des anciennes exploitations des charbonniers. Au nord de cette même section, dans la région de Kénitra, on trouve des peuplements de vieille futaie entrecoupés de clairières créées par les écorcements de chêne-liège.

A mesure que l'on s'enfonce dans la direction de l'est, on rencontre une futaie homogène et d'âge moyen, de trente-cinq à quarante ans, dont les arbres ont généralement de 1 mètre à 1^{m} 50 de tour sur 10 mètres de hauteur.

Après l'oued Tiflet, on entre dans la vieille futaie à l'aspect un peu mystérieux et où rien ne paraît déceler la présence de l'homme, car les indigènes riverains eux-mêmes n'osaient y pénétrer

autrefois : les arbres y atteignent de fortes dimensions, leur grosseur varie de 2^{m} 50 à 3^{m} 50.

Cette partie centrale, qui se présente dans un parfait état de conservation, est magnifique. L'un de ses plus beaux cantons est celui de Daiet-Freizet, au centre même de la Mamora : c'est une daia de 30 à 40 hectares, se transformant au printemps en une vaste pelouse fleurie qui, avec son horizon de grands arbres, rappelle les plus beaux coins de nos vieilles forêts françaises.

Après l'oued Touirza, dont la vallée était la route classique des djichs qui allaient attaquer nos colonnes ou razzier les douars de la plaine des Beni Hassen, la forêt change d'aspect : le sol est de moins en moins sablonneux, le maquis devient de plus en plus dense et les poiriers plus nombreux. Enfin à l'extrémité est, après le Tarherest, on ne trouve plus que de la broussaille.

La Mamora est caractérisée par l'absence presque complète de sous-bois : on n'y trouve pas cette profusion de bruyères arborescentes, de myrtes, de philarias, d'arbousiers qui rend si difficile l'accès et l'exploitation des forêts de chêne-liège d'Algérie et de Tunisie, et si redoutables les incendies qui s'y déclarent.

Sa végétation est des plus vigoureuses dans l'ensemble : les arbres y acquièrent des accroissements doubles de ceux constatés dans les forêts d'Algérie et de Tunisie, les taillis sont splendides. Il faut d'ailleurs que cette vitalité soit bien grande pour que la forêt puisse se présenter encore à nous dans l'état prospère où nous la trouvons, malgré les incendies innombrables qui l'ont dévastée autrefois.

L'aspect général de la Mamora, avec ses chênes à large cime aux troncs tourmentés et revêtus d'une épaisse armure de liège, avec ses poiriers globuleux, est celui d'un immense parc. Son parterre sablonneux, recouvert d'un feutrage élastique de feuilles mortes, en fait la terre d'élection des cavaliers qui peuvent y chevaucher sans fatigue et dans toutes les directions pendant des journées entières. On peut donc sans exagération dire que la Mamora constitue pour le Maroc occidental, si monotone et si pauvre en arbres, un véritable élément de beauté d'une valeur esthétique et touristique incomparable. Au printemps notamment, quand le sol est couvert d'un tapis parfumé de jacinthes, d'iris, de scilles, de narcisses, d'asphodèles, de genêts odorants, et quand les poiriers en fleurs forment d'énormes

boules blanches, la Mamora est le plus merveilleux des cadres et on ne s'en arrache qu'à regret. En été, le paysage change d'aspect et le sous-étage de la forêt se transforme en un immense champ de marguerites géantes.

Ce sera aussi un superbe terrain de chasse à courre lorsque les hardes de sangliers, qui avaient été par trop pourchassées durant ces dernières années, auront pu se reconstituer.

La Mamora n'a pu être appréciée à sa juste valeur que depuis peu de temps : il y a neuf ans, elle jouissait encore d'une réputation sinistre, même auprès des indigènes du pays qui l'appelaient « le bled de la peur ». On s'y est en effet beaucoup battu, car de tous temps les tribus voisines ont attaché la plus grande importance à sa possession. Outre que la forêt présentait, pour leurs troupeaux, d'excellents pâturages et pour leurs douars des installations d'été fort agréables, elle leur réservait, par son immensité même, des asiles inviolables d'où elles pouvaient impunément rançonner les gens de la plaine.

Lors de la marche sur Fez, en 1911, la Mamora fut d'une grande gêne pour les mouvements de troupe, et de sanglants combats s'y livrèrent. Enfin, en 1912, elle fut purgée, par nos escadrons,

des derniers djichs qui l'infestaient. Depuis, la grande paix française a régné sur la vieille futaie que l'on peut parcourir sans danger, en s'entourant cependant des précautions élémentaires qu'il faut prendre en tous pays, dans toute grande forêt.

La Mamora est la plus vaste des forêts de chêne-liège connues. Composée de peuplements homogènes et équiennes, elle peut, sauf dans la zone de taillis de la section ouest, être dès maintenant mise en valeur et démasclée sans la moindre difficulté. L'absence de tout sous-bois et son relief peu accusé rendent en outre son exploitation facile et peu dispendieuse.

Le produit principal de la forêt sera évidemment le liège de reproduction. Quant au poirier sauvage, qui partout est abondant, il pourra être utilisé pour son bois apprécié des ébénistes et pour ses fruits dont on tire déjà un excellent cidre. Avec les autres produits : bois, tannin, charbon, on arrive à une prévision de revenu annuel de près de quatre millions.

Sauvée de la ruine qui la menaçait, depuis notre installation dans le pays, par l'enrayement des dévastations des charbonniers et des écorceurs, le service forestier put poursuivre, sans inquiétude pour l'avenir, la mise en valeur, l'aména-

gement et la régénération des peuplements de la forêt.

Comme faune forestière on trouve en Mamora du sanglier, du lapin, du lièvre et surtout de l'outarde. La panthère, si commune dans les forêts de chêne-liège de Kabylie et de Kroumirie, y fait défaut par suite de l'absence de broussailles...

Des voitures d'un modèle suranné, des chars à bancs, des automobiles déclassées, très fréquentés par les indigènes, desservent le parcours séparant, sur peu d'espace, les stations fluviales des murailles du mellah de Salé.

On entre à Salé par une ouverture percée dans les remparts, contiguë à la porte coudée originale, aménagée en corps de garde. Ce sont de superbes jardins potagers plantés de nombreux arbres fruitiers qui forment, avec l'antique noria, l'ombre énorme du mûrier chargé d'ans et le petit âne aveuglé tournant sans cesse, les avancées de la ville. Une touffe de palmes, mirage presque effacé des lointaines cités sahariennes, jette dans l'air sa note africaine ; elle se détache, verte et poussiéreuse, sur le blanc du capricieux amoncellement de maisons qui s'étage vers le cap et que domine, tout là-haut, le gris

minaret de la grande mosquée du vieux quartier berbère.

Plus pittoresque, moins impersonnelle que son ancienne rivale, l'agglomération indigène de Salé n'a point laissé de place à la faible colonie européenne qui s'est dispersée entre ses murs ; de hautes demeures bourgeoises trouées de petites fenêtres aux grillages décoratifs de fer forgé, un dédale animé de ruelles industrielles et commerçantes, un enchevêtrement original de passages couverts et de souks, un grand air de noblesse patriarcale planant sur les abords de la Mosquée où tout est recueillement et profond silence, lui enlèvent toute idée de monotonie et en font un ensemble qui tient le passant sous le charme, le ravit et l'intéresse. Longtemps la pensée, s'aidant de l'érudition et de l'imagination, de l'histoire et de la légende, aime à s'attarder sur ces visions africaines, auprès de ces souvenirs qui reflètent toujours une époque de force, d'indépendance et de gloire.

A droite de la noria, dès l'entrée en ville, débouche, sur la place, la rue principale du bleu mellah ; elle suit l'enceinte à peu de distance et résume à peu près, à elle seule, toute l'existence affairée du quartier juif. Sur cet emplacement

s'élevaient autrefois l'arsenal et l'atelier de constructions navales des corsaires. Une porte monumentale, d'orgueilleuse, rude et sauvage structure qu'adoucit un sobre décor de sculptures et d'inscriptions en caractères coufiques, flanquée de deux hautes tourelles carrées et que tourmentent aujourd'hui de leurs rameaux entrelacés deux figuiers incrustés dans la pierre, permettait, jadis, le lancement des embarcations nouvelles sur le flot qui, à marée haute, parvenait alors jusqu'à l'origine de l'angle sud-est des remparts, jusqu'au bassin de radoub.

Côtoyant les jardins par l'ouest, on se glisse en pleine activité urbaine par de mauvaises ruelles tortueuses, brusquement coudées, qui toutes ont conservé leur caractère primitif, leur particularité d'autrefois. Tout ce dédale d'étroites voies de communication, avec la foule indigène bruyamment grouillante, ne tient pas beaucoup de place : l'axe en est la rue du Fer-Blanc et des Babouches, aux pavés en cascade, au ciel de branchages, de chiffons et de couvercles de boîtes, qui conduit au marché aux puces, exhibition très curieuse de la brocante africaine.

Les corporations, de même qu'à Rabat, sont restées groupées en des échoppes à corde lisse,

petites et sombres. On défile devant les orfèvres, les tailleurs, les brodeurs de harnachements aux fils d'or et d'argent, les selliers, les menuisiers d'art, les quincailliers, toutes les spécialisations de la vie des souks, les fabricants de tapis, de couvertures et de nattes, les marchands de denrées alimentaires. On retrouve enfin là, mais dans un milieu plus original, plus exotique, plus réellement marocain, un peu du cadre de la rue des Consuls et du marché Bab Djedid et beaucoup de l'atmosphère indigène de la rue Souika.

La plupart des industries de Rabat et de Salé sont connexes ; les plus en honneur, et cela à travers les temps, sont la tannerie, la teinture et le travail du cuir et de la laine. Les Slaouis se spécialisent dans la fabrication de certains tapis, les hambal rayés et les tellis, et des nattes pour lesquelles ils utilisent les joncs des marais voisins ; les mosquées sont à ce sujet leurs meilleurs clients. Il est, d'autre part, une branche industrielle de moindre envergure qui mérite cependant une mention spéciale : c'est l'ébénisterie fantaisiste, dont l'artisan, sans prosélyte, tient atelier non loin de la porte d'entrée principale. L'utilisation bariolée, en dentelle et marqueterie, du bois rosé d'arar (thuya) et du blanc

citronnier produit, dans le travail de ce spécialiste du meuble, de jolis effets de style léger, artistique et bien local.

Non loin des souks, foires de Fez en miniature, irréprochables d'aisance marchande et de propreté, un fondouk, cette écurie cosmopolite que l'habitude incite naturellement à la malpropreté, a son histoire : il était, jadis, une Faculté de Médecine, rareté du genre au Maghreb. Seuls, avec le souvenir, une ogive, un portique sculpté, quelques vagues inscriptions, la rappellent encore au promeneur averti.

Le premier pas vers la ville haute est fait ; brusquement tout bruit cesse, et c'est sous une forte impression de calme, de recueillement et de religieux silence que l'on chemine sur le galet qui résonne, au travers du tortillement des petites rues qui gravitent dans la direction de la Grande Mosquée. De temps à autre, on a encore le loisir de s'intéresser à des îlots du travail : des nattiers enchevêtrant sur leurs métiers des joncs multicolores, des brodeurs dans l'échoppe desquels tout est or et velours, des fabricants de gros meubles anciens, des marchands de tout, que nous dénommons, nous autres Européens, des épiciers. Puis, cet écho du bruit des souks

lui-même s'éteint; peu à peu, les boutiques excentriques s'espacent, disparaissent; la ville, muette, devient toute blanche, les murs s'élèvent, l'ombre s'allonge et la rue qui grimpe, gracieuse en son ultime serpentin, n'a bientôt plus devant elle que la reposante vision du minaret, du seuil de la Grande Mosquée et de l'antique Médersa.

Près d'une fontaine mauresque miroitant ses dessins de faïence et déversant là, dans la douceur et la poésie du lieu, la fraîcheur des eaux de la source d'Aïn Barka, s'étagent de faibles marches disloquées, usées, vieilles et respectables comme la porte de l'Université où jadis venaient s'instruire les tolbas du Maghreb. La forme de l'ogive, les motifs des sculptures de pierre qui l'ornent, rappellent ceux de la porte des Oudaïas avec, en hauteur, moins de lourdeur, plus d'élégance peut-être dans sa modeste structure; un chapiteau de bois de cèdre posé très haut, sous la tuile verte vernissée, la protège de ses saillies en stalactites à rangs superposés.

Depuis fort longtemps abandonné, l'édifice s'en allait à la ruine inévitable et prochaine; il vient d'être restauré, consolidé par le service des Beaux-Arts qui, avec science, sapience et goût,

« touche à tout sans rien changer ». Six siècles de ciel ouvert pèsent lourdement sur les fragiles splendeurs du petit patio de la Médersa où, dans la vasque centrale, l'eau de l'Aïn Barka ne tarit point; les intempéries, la lumière ensoleillée, aidées, dans leurs sourdes et constantes atteintes, de l'indifférence extrême de l'esprit musulman, ont peu à peu effrité, perdu en grande partie, vieilli outre mesure, la délicatesse des travaux du plâtre, la sculpturale beauté des boiseries de cèdre. La mosaïque elle-même a souffert, et le ravage de l'homme et du temps en a interrompu l'harmonieux pourtour. Sur le sol, brillant encore de son carrelage à effets bleus, jolies sont restées les colonnes égayées, elles aussi, du bleu de leurs découpures géométriques de petites pierres polies. Vers l'azur argenté de la voûte céleste découpé en rectangle à dentelles, s'élève, sans vitalité, ni couleur maintenant, un infini vaporeux de dessins, de sculptures et de teintes trop lavées, dont l'ensemble subjugue la pensée, l'émeut et l'attarde dans une vision d'indéfinissable charme où se mêle, longtemps, le souvenir d'un passé que l'Islam d'aujourd'hui vit encore.

Les marches anémiées de la Médersa avoisinent celles non moins affaiblies de la Grande

Mosquée. Reconstruite à la suite du bombardement de 1681, la disposition de ses portes mauresques permet d'en admirer tout le détail intérieur : une très longue suite de colonnes, des nattes, des veilleuses et des ampoules électriques à profusion ; partout un blanc de chaux et une propreté irréprochables, le silence profond des lieux saints. Le minaret carré, surmonté d'un petit dôme, de trois boules vertes et de la crosse porte-signal de la prière, projette son élégance de forme et d'enjolivures grises sur le haut quartier de la cité. Tout autour, courent des ruelles étroites, presque désertes.

Quand on sort de ce dédale noyé de blanc et de silence, on respire; au loin, l'immensité de l'Océan miroite au-dessus des jardins potagers, des norias, des nécropoles, des marabouts, du bordj des Larmes, des vieilles redoutes et des remparts circulaires qui regardent l'estuaire et la pleine mer.

De la crête, de la dernière demeure, la plus digne d'attention par le fini et le goût de la décoration, de la galerie du marabout du Chérif Salah où, tout, plâtre, fer et bois, est bijou, la vue descend vers le cap et la fortification, vers une sorte d'Aguedal pointillé du blanc impo-

sant des mausolées, du gris de la multitude des pierres funéraires. Point d'amulettes sur les tombes, mais, en revanche, toutes présentent un amoncellement de coquillages, localisés par espèces et parfois disposés avec ordre et intentionnelle pensée de souvenir.

En l'apparence désertique et bien africaine de l'Aguedal fortifié, fréquenté par des groupes bruyants d'enfants indigènes et surtout par des femmes, des pauvres et des infirmes, s'élèvent le mausolée de Sidi Abdallah et la Kouba spacieuse du tombeau mystique et renommé du grand saint guérisseur Sidi ben Achir, dont les bâtiments servent d'asile providentiel aux déshérités de ce monde.

Du chemin de ronde des remparts, dont l'accès est facile, la vue se porte avec plaisir sur le panorama de la ville de Rabat, de la Tour Hassan au rocher des Oudaïas, et, du côté opposé, sur la banlieue verdoyante et les vergers.

L'aqueduc mérinide, le Sour el Kouas, le mur des Arcades, s'étend à perte de vue à travers la campagne ; il vient de l'Aïn Barka, à environ dix kilomètres. A sa base, gisent des ruines, celles d'une autre conduite d'eau, inutilisée par suite d'erreur de niveau.

Vers le nord, la piste de Kénitra s'allonge, entre l'Océan et la Mamora.

A trois kilomètres des remparts de Salé, se dresse, dans le voisinage du chemin, sur le bord rocheux de l'Océan, la casbah G'naoua, vieux bouledogue édenté, affalé sur la falaise. Près d'elle, une Kouba, le mausolée de Sidi Moussa, évoque son souvenir et appelle auprès de son tombeau les fidèles désireux d'effectuer le pèlerinage à la Mecque. Chaque année, se célèbre, en ce lieu, un moussem important et très fréquenté, la fête du saint, le grand pardon de Salé.

A l'ouest des abords de la porte de Fez, taillée en entrée de château fort médiéval, près d'un vieil édifice en ruines de l'époque mérinide dont d'élégants vestiges seuls subsistent, on aperçoit, sur le riant coteau qui s'élève des berges du Bou Regreg, le groupement de « la Maison de Convalescence de Salé ». Bâti en 1913, ce sanatorium, réel refuge familial, abrite, soigne et réconforte, aussi bien au physique qu'au moral, les nombreux soldats blessés, malades ou fatigués provenant des postes avancés ou déshérités du Protectorat. L'établissement peut recevoir environ cinquante convalescents; il comporte, en style mauresque, trois pavillons avec dortoirs,

chambres, bibliothèques, réfectoires, salles de récréation et des dépendances de service pour bains, douches, buanderie et lingerie. Derrière lui, s'est dressé, en baraques Adrian, depuis 1918, un centre d'hébergement à l'usage des permissionnaires sans famille; en leurs longs instants de loisir, ceux-ci peuvent se distraire et s'employer aux travaux des champs et de la ferme dans une institution agricole toute proche.

C'est l'œuvre admirable, débordante d'initiative, de constants efforts et de charité, tout autant de la Société française de Secours aux blessés militaires, que de sa Présidente, Mme Lyautey, qui en est l'âme infirmière et dirigeante, la fée bienfaisante.

SUR LES RIVES DU BOU REGREG by P.F. Rabbe (Paris, Berger-Levrault, 1921)

Translated by Dr. Brian A. Smith, ©2020

[comments] are by Dr. Smith and are meant to define or highlight a word or phrase.

Footnotes are from the original.

CHAPTER II: Some Additional Lines on the Special History of Rabat, Salé, Chella *(pp. 47 – 57)*

The Phoenicians, bold sailors, merchants, slave traders and formidable pirates, were the first to sail through the Pillars of Hercules in their small boats, into a mysterious sea that was populated with frightful and terrible monsters according to the prevalent beliefs, becoming the first to visit the then unknown world of the west coast of Africa.

Around the year 470 BCE, the Carthaginian sailor Hannon completed a voyage of discovery and colonization to *la corne du Midi*, Horn of the South, between 7 ° and 8 ° north latitude. In the name of Carthage, which from the 8th century had imposed its suzerainty on the Phoenicians of the West, he established colonies of émigrés on the coasts he explored.

From then on, outposts and layovers were definitely built long before our era. But the information from this time makes it very difficult to determine what posts existed on the Atlantic Coast. Berber oral tradition, more of a discussion rather than precise historical events and accepted as a normal and valid source generally admits that an establishment of this kind was established either at the current location of Salé, or, more likely, at Chella. The latter had the advantage, according to ancient sources, of being further upriver, out of sight from ships on the high seas and therefore less exposed to attacks by pirates.

The belt of trading posts surrounding the Maghreb suffered the fate of all the former Phoenician colonies of North Africa, and Carthage was destroyed (146 BCE). Rome annexed it as a colonial domain; improved the neglected factories, rebuilt the cities and ports which brought prosperous times, good fortune to its armies; all contributing to its destiny, its history and the history of the time.

The town of "Sala Colonia", mentioned by Roman geographers and of which vestiges still remain in the gardens and valleys of Chella, benefited first of all from a privileged situation of wealth and commercial glory; then it disappeared, most probably destroyed during the Vandal invasion of the 5th century. It marked the end of Roman penetration on the coasts of Tingitane, connected to Tangier by the coastal road[1] whose terminus was the watch tower of Ad Mercurios (23 km southwest of Salé) and constituted, to the west, the fulcrum of the defensive line of the province going from the sea to Jebel Zerhoun.

The Vandal occupation was precarious, the Byzantine restoration transient and, at the time of the Arab conquest of the 7th century, the country, except Ceuta, belonged to the natives, future followers of Islam.

At the beginning of the Hilalian invasion of the 12th century, in the city of Salé, the upper Berber quarter of the Great Mosque existed; it had been built around 1006, the work of a Moroccan architect named Achara who, returning from Andalusia and as a reward for his war services, had been authorized to settle, he and his people, at a point on the coast, at his choice. Salé became the capital of the Empire of Emir Tamin des Ifran which extended its dominion from the estuary of Bou Regreg to Fez.

A *ribat* or immense fort, surrounded by walls, is built in a strategic position on the left bank to protect sides of the city vulnerable to attack. [This must refer to fortifications at Salé as the Kasbah of the Oudaïas is mentioned later as being built at the end of the 12th century.] The fort is needed because a state of war existed between the Muslim city of Salé and the powerful Berber Berghouata tribe, whose lands included the confederacy of the Zaër [lastly located in and around Rabat], comparable to that of Chaouia *today* (i.e. 1921) [today Chaouia is south of Rabat]. This schismatic tribe was finally reduced by the Almoravids

[1] The center of Rabat is 320 kilometers from Tauger, 182 kilometers from Meknes, 247 kilometers from Fez, 89 kilometers from Casablanca.

around 1060. [The Berghouata would be attacking from the landward side, so this fortress must have been situated to protect from such an attack. The defensive structures along the coast must have been built later.]

Abd el Moumen (1128-1163) overthrew the Almoravid Empire. First sovereign of the Almohad dynasty, he chose the banks of the Bou Regreg estuary as the point of assembly and port of embarkation for the numerous contingents he intended to use in the conquest of Spain. For this purpose he added to the rustic and primitive camp, in a grand fashion with a radiating pattern, the foundations for new buildings, all surrounded by successive rings of high walls with heavy defensive doors: the *Ribat el Fath* or fortress of victory.

His grandson, with the illustrious dynastic name Yacoub el Mansour (1184-1198), despite being consumed by the holy war and internal suppression, gave new impetus to the execution of the works undertaken and neglected by his predecessor. He completed the embellishment of the young city with a set of harmonious and remarkable monuments, of which the Hassan Tower remains today, it being the most perfect style of Muslim architecture in the West. Tradition attributes more particularly to this sovereign, the first constructions of the city of Rabat, which quickly became a flourishing, rich and populace city; he built a fortress on the rocks which overhang and the sea and the river; formidable at the time, the Oudaïas tribe is established there at a later time.

But the empire founded by Abd el Moumen did not last long and Rabat suffered the fate of a rapid decline. In the 13th century, when the Merinids came to power, Rabat was already nothing more than a village in ruins everywhere, without any interest or a future foreseen at the time; it was completely neglected in favor of and great benefit to Salé.

Rabat and Salé came under the rule of Abou Yayia around 1258. His successor Abou Yousouf Yacoub, built the riverside walls to protect Salé on that side and endowed it with a maritime arsenal (1260). [Complete with a canal system that allowed ships to sail into the walled city from the river through the Bab Mrissa/Lamrissa and back to the river through the Bab Dar Assinaâ.]

It is from this period that the development and embellishment of this city date and the last buildings at Chella where the Merinid princes built their necropolis, which is still admired today. Described by a reputable source, it was an enchanted site of greenery, shaded by large, fragrant mulberry trees.

The period from the 14th century to the beginning of the 17th century saw the rise and the fall of the Merinids, the life of the Saadian dynasty and to almost the beginning of the Alawite sharifs, the city of Sale reached its apogee of glory, of commercial prosperity and of wealth. A safe haven for feared pirates, such as Fedalah, Anfa and El Mamora, while holding aloft the standard of the holy war on the sea, Salé, the captain of the Atlantic, brought terror to the shores of the Christian kingdoms.

In 1609, the last Moors that did not want to renounce Islam were driven out of Spain by the edict of Philippe III: they were traders, soldiers, and wealthy townspeople. Salé, out of fear, refused to receive them; Rabat provided them a temporary shelter in the rubble [of the old fortress]. They quickly built on the rubble and brought the old ribat back to life, and built a new residential area [at the base of the ribat] that, in principle and by design, was clearly built as a rival to its neighbor on the right bank. [Earlier Salé is described as being on the left bank.]

The 17th century witnessed the resurrection of Rabat, then called “Salé le Neuf” which, under the hard-working, combative and intelligent actions of the Andalusian emigrants, then later of the Hornacheros from Extramadura and of the Moriscos, the other refugees of Spain, assumed a predominant role in the agitation of internal quarrels and the constant external struggles brought on by trading fever, above all which was the most powerful motivating factor of hatred for all that was Spanish.

Rabat and Salé, Salé-le-Neuf and Salé-le-Vieux, formed independent republics which were attached to the *Maghzen* domain only under Moulay Rechid (1664-1672), the founder of the currently reigning dynasty. They were both strong enough and their reputation for piracy was powerful enough to command respect for foreign colonization; the most serious Portuguese occupation left their territory free from any enterprise. It was through them, the Pirate Republics, through their corsairs that the transactions were made and treaties negotiated. And thus, by trade and the corsair war, the Bou Regreg estuary became, during the 15th, 16th, and 17th centuries, the great port of North Morocco; it exported leather, wool, ostrich feathers, copper, fruit and imported mainly sheets, velvets, cottons and canvas *(des draps, des velours, des cotons et des toiles).*

The two cities followed the events of their time. They freed themselves again from the tutelage of the weak successors of Moulay Ismaïl (1672-1727) and were only definitively brought back to obedience under the reign of Sidi Mohammed (1757-1785). He founded Mogador which became the premier commercial port of the Empire, to the detriment of Rabat — Salé.

France, twice, in 1629 and in 1680, reacted, with good reason, to the acts of the two pirate cities, of which Salé-le-Neuf was the main culprit which, despite the conventions, continued to arm privateers. France sent warships which blockaded the port and bombarded the old city (Salé). The treaty of 1682 revised the agreements of 1631 and 1635 to France's advantage; it ensured freedom of traffic and navigation as well as religious tolerance and, while authorizing the redemption of captives, the Sultan agreed to remain neutral in the event of a war against the Berbers. In consequence of these arrangements, two consuls were appointed to Salé in 1684; they remained until 1795, when they were transferred to Tangier, so as to better monitor the actions and politics of England and Spain.

Following the bombardment of Salé and Larache, in 1765, the treaty of 28 May 1767, under the Choiseul ministry, reproduced the clauses of the previous agreements and in addition initiated a situation particular to the Moroccan Empire, that of the *Protegé* or *censaux* who were the indigenous workers of the French consuls or merchants that were employed as interpreters for both and as courtiers for the consuls who were exempted from local jurisdiction and payments of personal fees and charges.

Moulay Sliman (1792-1822) was forced to suppress the corsairs and their enslavement of Christians; in 1795 he closed Casablanca to all trade; the merchants who lived there relocated to Rabat, where civility remained the rule among its literate city dwellers.

From this moment, following the politics of reality and the prudent practices by the sultans, the constant development of the European navies, the consequences of the 1830 capture of Algiers, and the caution brought on by the bombardment of Salé in 1851, a new period began in the history of the towns of the Bou Regreg estuary. Rabat and Salé did not follow the same course; the first accommodated the circumstances with greater ease while the second completely closed off to all foreigners until the day when General Moinier, while intervening in the rescue of Fez in May 1911, established his supply camp right on the beach at the gates of the fiercely Islamic Barbary citadel.

Rabat became an imperial city and acquired an undeniable strategic importance, making it key to the Empire in short time. It linked the ancient capitals of Fez and Marrakech, by a long but safe route to the north and by sea. This link helped to quell the dissidence and lack of safety that permeated the whole interior, which had been cut off from direct communication (with each other).

Until the day of our [French] effective intervention, the two old cities – now *sisters* – lived in the quiet and decadent atmosphere of their changing destiny; the bleak and slow life which was bound to lead them to oblivion, to death perhaps, with the accumulation of all the dust of old Chella.

CHAPTER IV: Salé *(pp. 163 – 182)*

The town of Salé, mainly around the upper district of the Mosque, has preserved – and this is the secret of the particular attraction offered by a walk within its walls – its character of clearly indigenous origin.

Long closed to European infiltration, it was able, thanks to its fierce and uncompromising observation of Quranic laws against foreign intrusion, to keep intact its treasures of Islamic originality and meditation, its natural beauties imprinted still the memory of its privateer, belligerent and independent existence; it is only recently that the doors of the City have been left open at night.

Apart from the reinforced concrete bridge thrown over the river, more than two kilometers from present-day cities, the two banks of the Bou Regreg are linked in the quay region by boats, oil canoes and a steamer which has replaced the military *porte*, the only secure form for the regular traffic of passengers and merchandise. The powerful flat boat is piled high and transports everything: pedestrians, riders, cabs, cars, heavily loaded cars and trucks, herds, donkey and camel caravans; its course is a straight line kept by large mooring chains at both ends, attached to enormous pillars at the start of the declining river bank. River traffic is great at this place; heavy barges with high edges and shallow draft (0.40 meters empty, 1 meter loaded with 15 tons) ensure the comings and goings between the inland port and the ships stationed in the open sea, beyond the bar too dangerous to approach.

Venturing out in canoes and tubs and placing themselves under the protection of Sidi ben Achir or Sidi Abdallah, the bosses of *la Cité*, there are many beggars that beg the mercy of passersby.

Once landed, the ramparts rise from the immense stretch of sand. The beach gradually formed from the inflows resulting from the brutal shock of fluvial and maritime waters on the outer foam line: the estuary and the very course of the Bou Regreg have already seen the topography of their contours completely modified and narrowed following the earthquake of 1755. The local population keeps the beaches very busy in summer, At present, at low tide there is a very narrow channel, a sinewy path, that allows the connection (between river and ocean) and it runs as far as the eye can see so that the swimmer must run to meet the depth necessary for his progress; but, not being for the timid, the place is dangerous, and the ebb and flow are exerted with such force that they are sometimes harmful to the imprudent.

In Rabat, as everywhere in the Maghreb, the base of the ramparts on the ocean side are strewn with gray stones barely emerging from the hilly ground invaded by the exuberant flora of the natural meadow; it is the very old necropolis of *Slaouis* from the earliest times. Since the worship of the dead is so little honored by Muslims, a large part of the tombs became the paved walkway of the Merinid ramparts.

A good road, shaded by young eucalyptus trees, leads directly from the ferry to the entrance of the town of Salé, after having crossed the military camp, the camp stores and subsidiaries, the artillery park and the small rail station serving the line going to Fez through Kenitra, Dar bel Harari and Meknes. This vast arc made by the railroad tracks forms the border, to the north, of the forest of the *bled de la peur*.

La Mamora[2] forms a vast sandy plateau 30 to 40 kilometers wide by 60 kilometers long, which slopes gently from the crestline separating the Bou Regreg and Sebou basins, at an average altitude of 200 meters, ending in the Sebou plain, at an altitude of 30 to 40.

This plateau is cut by the fairly narrow and partly wooded valleys of the Fouarat, Smento, Tifiet, Touirza, Tarherest *wadis* which get lost in the *merdja* of Béni Hassen or in Sebou, after having divided the forest into five very clear sections.

Leaving aside the immense wooded solitudes of Equatorial Africa and America, we can consider this forest of 130,000 hectares [321,237 acres] as one of the largest in the world. Not only in North Africa, but even in Europe, the forests are not found as large in one piece; its area is approximately ten times that of the forest of Fontainebleau.

---

[2] Information extracted from the text of the conference delivered on 7 November 1915 at the Casablanca Exhibition, by M. Boudy, head of the Water and Forest Service in Morocco,

La Mamora is populated exclusively of cork oak, mixed with wild pear, which abounds especially in the east, where it sometimes forms small stands in a natural state.

The western part of the forest, between Salé, Kénitra and Fouarat, is a narrow zone of degraded edges from former coal mining operations. Past this are very dense and beautiful thickets from 8 to 10 years growth which stand between 4 and 5 meters high. North of this section in the Kenitra region, there are stands of old forest interspersed with clearings created for the growth and harvesting of cork oak bark [wine bottle corks, shuttlecocks, cricket balls].

As one descends heading east, you meet a homogeneous forest from 35 to 40 years old, whose trees are generally from 1 to 1.5 meters in circumference and over 10 meters in height.

After the Tiflet *wadi*, we enter the old forest with a somewhat mysterious appearance and where nothing seems to detect the presence of man, because the local residents themselves did not dare to enter it in the past: the trees are very large, their size varies from 2.5 to 3.5 meters.

This central part, which is in a perfect state of conservation, is magnificent. One of its most beautiful cantons is that of *Daiet Freizet*, in the very center of the Mamora: it is a *daia* of 30 to 40 hectares [75 to 100 acres], transformed in spring into a vast flowery lawn which, with its horizon of large trees, reminds one of the most beautiful corners of our old French forests.

After the Touirza *wadi*, whose valley was the classic route of the *djichs* who would attack our columns or raid the *douars* of the Beni Hassen plain, the forest changes its appearance: the soil is less and less sandy, the *maquis* becomes more and more dense with more pear trees. Finally at the east end, after the Tarherest, there is nothing left but scrub.

La Mamora is characterized by the almost complete absence of undergrowth: there is no such profusion of tree heather, myrtle, philarias [*Philaris*?] , or strawberry trees [*Arbutus unedo*] that makes access to and the exploitation of the cork oak forests so difficult in Algeria and Tunisia, with the formidable fires that burn there.

Its vegetation is most vigorous on the whole: the trees there are double of those found in Algerian and Tunisian forests, the bushes are splendid. Besides, this vitality must be very great in order for the forest to present itself in such a prosperous state where we find them, despite the innumerable fires that devastated them in the past.

The general appearance of la Mamora, with its broad-crowned oaks with tormented trunks and clad in thick cork armor, with its globular pear trees, is that of an immense park. Its sandy bed, covered with an elastic felting of fallen leaves, makes it the choice ground for riders who can ride there without fatigue and in all directions for whole days. We can therefore without exaggeration say that la Mamora constitutes for western Morocco, so monotonous and so poor in trees, a true element of beauty of incomparable aesthetic and tourist value. In spring in particular, when the ground is covered with a carpet scented with hyacinths, iris, scilles, narcissus, asphodeles, sweet broom, and when the pear trees in bloom form huge white balls, la Mamora is the most wonderful of frameworks and we only tear ourselves away with regret. In summer, the landscape changes appearance and the forest floor turns into a huge field of giant daisies.

It will also be a superb hunting ground with hounds when the herds of wild boars, which had been too much hunted during these last years, will have been able to reconstitute.

La Mamora has only been appreciated for a short time: nine years ago, it still enjoyed a sinister reputation, even among the natives of the country who called it “le bled de la peur” [roughly *the place of fear*]. We fought there a lot, because the neighboring tribes have always attached the greatest importance to its possession. Besides the fact that the forest presented excellent pastures for their herds and very pleasant summer facilities for their *douars*, it reserved for them, by its very vastness, inviolable asylums from which they could *rançonner* [fleece, ransom] the people of the plain with impunity.

During the march on Fez in 1911, the Mamora was very uncomfortable for troop movements, and bloody battles were fought there. Finally, in 1912, it was purged, by our squadrons, of the last djichs who infested it. Since then, the great French peace has reigned over the old forest which can be traversed without danger, 'while surrounding oneself with the elementary precautions which must be taken in all countries, in any large forest.

La Mamora is the largest of the known oak forests. Composed of homogeneous and even stands, it can, except in the western section, be immediately developed without the slightest difficulty. The absence of any undergrowth and its slightly marked relief also make its exploitation easy and inexpensive.

The main product of the forest will obviously be growing cork. As for the wild pear, abundant everywhere, it can be used for its wood, much appreciated by cabinetmakers, and for its fruit from which an excellent cider is already made. Combined with the other products: wood, tannin, charcoal; it generates an annual income forecast to be nearly four million [Francs].

Since our installation in the country, through the checking of the damage from the charcoal burners and the *debarkers* which threatened its very existence, the forest was saved from ruin. The forest service could continue the development, the management and regeneration of forest stands without concern for future devastation.

The forest fauna includes wild boar, rabbit, hare and especially *bustard* [a species of large bird] in Mamora. The panther, so common in the cork oak forests of Kabylia and Kroumirie, is lacking due to the absence of brush.

Old-fashioned model cars, tanks with benches, decommissioned (military) cars are very popular with the natives, running on the narrow track between stations along the river from the walls of the mellah of Salé.

You enter Salé through an opening piercing the ramparts, which are adjoined by the original angled door, now fitted out as a guardhouse. There are superb vegetable gardens planted with numerous fruit trees which form, with the ancient *noria*, in the enormous shadow of the mulberry tree loaded with years and the little blind donkey spinning constantly, the progress of the city. A clump of palms, an almost oblivious mirage from distant Saharan cities, throws its African note into the air; it stands out, green and dusty, against the white of the capricious heap of houses which stretches towards the cape and dominated, over everything, by the gray minaret of the Great Mosque of the old Berber district.

More picturesque, though less impersonal than its former rival, the original groups of buildings in Salé did not leave room for the small European colony which spread between its walls; tall bourgeois residences with small windows with decorative wrought iron fences, a lively maze of industrial and commercial streets, an original tangle of covered passages and *souks*, a great air of patriarchal nobility hovering over the surroundings of the Mosque where everything is meditation and deep silence, remove all idea of monotony and, when taken in whole, holds the passer-by under its spell and charms and greatly interests the visitor. For a long time the memories that reflected an era of strength, of independence and of glory bolstered by belief assisted by scholarship and imagination, history and legend, lingers these African visions.

To the right of the *noria*, as soon as you enter town is the main street of *bleu mellah* on the square; it follows the wall from a short distance and pretty much encapsulates, by itself, the whole busy existence of the Jewish quarter. The arsenal and the shipbuilding workshop of the corsairs once stood on this site. A monumental door, a proud, rough and wild structure softened by a sober decor of sculptures and inscriptions in *Kufic* characters, flanked by two tall square turrets and tormented today by their intertwined branches two fig trees inlaid in stone, once allowed the launch of new boats on the water which, at high tide, reached the origin of the south-eastern corner of the ramparts, up to the refit basin.

Alongside the gardens to the west, we slip into full urban activity through serpentine alleys with sudden sharp turns, all of which have retained their primitive character, their peculiarity of yesteryear. All this maze of narrow connections with its noisy swarming crowds of natives, does not take up much space: the axes are the *rue du Fer-Blanc* and *des Babouches*, with their cascading cobblestones, the sky obscured by branches, rags and box lids leading to the very curious exhibition of the flea market in Africa.

The corporations, as in Rabat, remained grouped in small clusters of dark and smooth rope stalls. We walk in front of the goldsmiths, the tailors, the harness embroiderers working in gold and silver threads, the saddlers, the artistic carpenters, the hardware stores, and of all the specializations in the life of the *souks*, the manufacturers of carpets, blankets and mats, and food vendors. We finally find a more primative, more exotic and, more genuinely Moroccan environment, a bit of the setting of *rue des Consuls* and the *Bab Djedid* market and a lot of the indigenous atmosphere of *rue Souika*.

Most industries in Rabat and Salé are related; the most honorable over time, is the tanning, dyeing and working with leather and wool industries. The *Slaouis* specialize in the manufacture of certain carpets, striped *hambals* and *tellis*, and mats for which they use the rushes from the neighboring marshes; mosques are their best customers for the mats. On the other hand, there is a smaller branch of industry which nevertheless deserves a special mention: it is fanciful cabinetmaking, the craftsman of which, without proselytizing, maintains a workshop near the main entrance door. The variegated use, in lace and marquetry, of a rare pink wood (thuja) and wood of lemon white produces beautiful effects of light, artistic and local style in the work of these furniture specialists.

Not far from the *souks*, like a miniature Fez, are impeccable merchandize in the cleanliness of a *fondouk*, a cosmopolitan stable that naturally encourages the cleanliness habit, with a history: it was once a School of Medicine, a rarity in the Maghreb. Only a sculpted portico with some vague inscriptions, remind one of its past to the informed walker.

The first steps towards the upper town are taken and suddenly all noise ceases. It is under a strong impression of calm, meditation and religious silence that we walk on the pebble which resounds, through the twisting of the small streets which gravitate in the direction of the Great Mosque. From time to time, we still have the leisure to be interested in islets of work: *nattiers* [mat makers] entangling on their trades multicolored rushes, embroiderers in the shop of which everything is gold and velvet, manufacturers of large old furniture, merchants of everything, whom we Europeans call grocers. Then, this echo of the noise of the *souks* itself goes out; little by little, the eccentric shops are spreading out, disappearing; the city, mute, becomes all white, the walls rise, the shadow lengthens and the climbing street, graceful in its serpentine route, soon has only the restful vision of the minaret, of the threshold of the Great Mosque and the ancient Medersa.

Near a Moorish fountain shimmering its earthenware designs and pouring there, in the sweetness and poetry of the place, the freshness of the waters of the source of Ain Barka, are the weak, worn, old, broken up and respectable steps to the door of the University where the *tolbas* of the Maghreb used to come to learn. The shape of the arch, the patterns of the stone sculptures which decorate it, recall those of the door of the Oudaïas with less heaviness in height and perhaps more elegance in its modest structure; a cedar wood tent placed very high, under the glazed green tile, protects it with projections of stone in superimposed rows.

For a long time abandoned, the building went to inevitable and imminent ruin; it has just been restored, consolidated by the Fine Arts department which, with science, wisdom and taste, "*touche à tout sans rien changer*" [touches everything without changing anything]. Six centuries of open sky took a heavy toll on the delicate splendors of the small patio of the Medersa where, in the central basin, the water of the Ain Barka never dries up; the bad weather, the sunny light, helped along in their quiet and constant attacks by the extreme indifference of the Moslem spirit, crumbled little by little until largely gone; aged beyond measure, the delicacy of the works of plaster and the sculptural beauty of the cedar woodwork was lost. The mosaic itself has suffered, and the ravage of man and time has interrupted its harmonious outline. On the ground, still shining with its blue tiling, pretty columns remained brightened also by the blue of their geometric cut-outs of small polished stones. Towards the silvery azure of the celestial vault cut into a lace rectangle, rises, without vitality or color now, an infinite vaporous of drawings, sculptures in overly washed shades, the whole of which captivates the thought; movement lingers in a vision of indefinable charm which mingles with the memory of a long time past that Islam today still lives on.

The weakened steps of the Medersa border those no less weakened of the Great Mosque. Rebuilt following the 1681 bombardment, the arrangement of its Moorish doors allows you to admire all the interior detail: a very long series of columns, mats, night lights and light bulbs galore; everywhere a white of lime and an irreproachable cleanliness, the deep silence of the holy places. The square minaret, surmounted by a small dome, three green balls and the prayer signal stick, projects its elegance of form and gray trim on the upper quarter of the city. All around, run narrow streets, almost deserted.

When one leaves this maze drowned in white and silence, one breathes; in the distance, the immensity of the Ocean sparkles above the vegetable gardens, the waterweeds, necropolises, marabouts, *bordj des l'armes*, old redoubts and circular ramparts which look out over the estuary and the open sea.

From the crest, from the last house, the most worthy of attention to the finish and the taste of the decor, from the gallery of the Marabout of the Cherif Salah where, everything – plaster, iron and wood – is bejeweled, the view descends towards the cape and the fortifications, towards a sort of *Aguedal* dotted with white imposing mausoleums, gray with the multitude of funeral stones. There are no amulets on the tombs, but, on the other hand, all have a heap of shells, localized by species and sometimes arranged with order and an intentional thought to the memory.

In the desert, and very African in appearance, is the fortified *Aguedal*, frequented by noisy groups of native children and especially by women, the poor and the infirm, rises the mausoleum of Sidi Abdallah and the spacious Kouba of the mystical tomb of the renowned great healer Sidi ben Achir, whose buildings serve as a providential asylum for the underprivileged of this world.

From the rampart walkway, which is easy to access, the view goes pleasingly to the panorama of the city of Rabat, the Tower Hassan, the Oudaïas rock, and, on the opposite side, to the green suburbs and the orchards.

The Marinid aqueduct, *Sour el Kouas*, and the arcade wall stretches as far as the eye can see through the countryside; it comes from Aïn Barka, about 10 kilometers away. At its base lie ruins, those of another water pipe, unused due to a leveling error.

The road to the north heads to Kenitra with the distance between the ocean and the road widening before continuing on its way to la Mamora.

Three kilometers from the ramparts of Salé, sprawled on the cliff, stands the *Kasbah G'naoua*, the old toothless bulldog, on the rocky edge of the ocean near the path. Beside it a *Kouba*, the mausoleum of Sidi Moussa, calls to mind her memory and calls the faithful to her tomb those wishing to make the pilgrimage to Mecca. Each year, an important and very popular *moussem* is celebrated at this place for the feast of one of the saints of Salé.

To the west of the area around the Porte de Fez, carved out at the entrance to a medieval fortified castle, near an old building in ruins from the Merinid era, of which only elegant ruins remain, we can see on *le riant coteau* (the laughing hill) that rises from the banks of Bou Regreg, and the buildings of the "*Maison de Convalescence de Salé*" (House of Covalescence). Built in 1913, this sanatorium, a real refuge for family, shelters, heals and comforts, both physically and mentally, the many wounded, sick or tired soldiers from the advanced or underprivileged posts of the Protectorate. The establishment can hold about 50 patients; it has three pavilions in Moorish style with dormitories, bedrooms, libraries, dining rooms, recreation rooms and service outbuildings for baths, showers, laundry and laundry. Behind it stands the Adrian barracks since 1918, a shelter for the use of *permissionnaires* [soldiers on leave] without family; in their moments of leisure, they can distract themselves and work in the fields and the farm in a nearby agricultural institution.

It is the admirable work, overflowing with initiative, constant efforts and charity, as much from the French Relief Society for Military Casualties, as from its President, Mrs. Lyautey, who is its nurse and managerial soul, the beneficent fairy.